

Le difficile, dans une *préface* qui n'est pas de la même main que celle utilisée pour sculpter le corps de l'ouvrage¹, c'est de faire oublier que c'est un texte de commande. Il en est de même, bien sûr, pour tous les *avant-propos*, les *liminaires*, les *prolégomènes*, les *préambules*, *avis*, *avertissements* et *prologues*, sans oublier les *prodromes* et *proèmes* aux favoris blanchis sous le poids des ans. La difficulté est semblable – c'est, pourrait-on dire, la loi du genre – pour ceux qui closent au lieu d'ouvrir : *postfaces*, *péroraisons* et autres *paralipomènes*.

Si la verve, l'habileté, l'habitude, la rouerie, voire l'intelligence (il est arrivé de la constater parfois) de l'auteur en second qui accepte cette ouverture ou cette fermeture textuelle parvient (ou parviennent) à gommer ce trait intrinsèque et majeur de ce type de prose, il n'en reste pas moins que le lecteur considère – à juste titre dans la plupart des cas – la lecture des pages qui la contiennent comme facultative et qu'il les saute avec une joie non dissimulée. Dès lors le travail du *facier* (pré- ou post- peu importe) s'apparente à la fabrication de rectangles de gris optique et à l'augmentation arbitraire de la largeur du dos aux seules fins que le titre y trouve sa place avec plus d'aise et de confort. Ce n'est pas une tâche inutile mais elle est quelque peu attristante ; aussi nombre de faciers professionnels, dont les noms qui sont dans toutes les cervelles

1. Confondre l'une et l'autre reviendrait à confondre Praxitèle avec le tailleur de pierre qui fournit le socle de la statue.

glissent par le toboggan² culturel jusqu'au bout de toutes les langues (il est superflu donc de les citer), ont pris le parti de forcer le lecteur par des moyens déloyaux mais pour eux de bon aloi. Ils utilisent le plus souvent la loi dite d'*Ici dimanche* qui stipule que plus le titre d'un texte est putassier et raccrocheur plus le texte a de chance d'être lu quitte à décevoir par la suite. Bien que facier amateur, j'ai choisi d'user de ce stratagème pour des raisons tout aussi inavouables que celles qui ont poussé François Valorbe à titrer *Napoléon et Paris* un recueil d'excellentes nouvelles où l'on ne parle, cela va sans dire, ni de Napoléon ni de Paris³, au prétexte que ces deux noms propres étaient ceux qui faisaient le mieux vendre. Ce dont le malicieux Érik Losfeld, son éditeur, fit mine de s'offusquer, lui qui avait obtenu à l'œil la photogravure de la *Barbarella* de Forest (l'un des premiers chefs-d'œuvre de la BD érotique et chef-d'œuvre de la BD tout court) en envoyant chaque planche de l'album à venir à un photographeur différent... pour essai avant commande. Mais je m'égare. Pour maintenir en alerte l'attention du lecteur et empêcher le saut inopiné, il me faut maintenant frapper un grand coup. Asséner une révélation sans précédent :

Pierre Laurendeau n'existe pas!

Bien sûr, maintenant il faut que je m'explique...

*

-
2. J'aime les mots qui contiennent des double g. Ils sont rares et permettent de se rendre compte si les créateurs de fontes typographiques ont correctement œuvré dans leur travail d'approches par paires.
 3. Boris Vian on le sait, mais lui sans aucune autre raison que sa volonté de fantaisie, a titré selon le même principe *l'Automne à Pékin*, un roman où il n'est question ni de l'automne ni de la Chine.

Pierre Charmoz escaladait une montagnarde par la face sud quand je fis sa prime rencontre. Pour ne point prendre froid par ses extrémités, la belle avait gardé ses moufles, ses chaussures à crampons et son bonnet à pompon, vestige sans doute de sa petite enfance. Ses lunettes de soleil cachaient la partie la plus expressive de son visage. Je ne saurais rien dire d'autre tant ma vision de la scène fut fugitive. Sauf qu'elle était parfaitement brune. En bon père plainard exilé pour quelques jours à Chamonix, ignorant tout des pratiques locales, j'avais confondu un mazot avec un chalet d'aisance au cours d'une promenade qui aurait dû me conduire à la chute Frédéric Dard en empruntant le sentier du Plan de l'Aiguille creuse mais je m'étais égaré au milieu des sapins.

Une envie pressante m'avait fait ouvrir la porte, la gêne me la fit refermer presque aussitôt. Non sans avoir entraperçu l'œil brillant et le sourire du Charmoz qui faisaient ainsi de moi un complice involontaire.

Je le retrouvai de manière fortuite un couple d'heures plus tard chez Landru où il fêtait la sortie de son second manuel technique, *la Montagne à seins nus*, par le biais d'une séance de dédicaces. Celle qui lui facilitait la tâche en lui ouvrant les ouvrages à la bonne page et qui passait la main sur sa poitrine par l'échancrure de la chemise ouverte, était rousse et souriante. Son accent d'outre-Manche m'informa qu'elle semblait n'être que de passage.

Une demi-heure et une dédicace à mon nom plus tard nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Je fus présenté à son cousin Jacques Charmoz, montagnard (comme il se doit), aviateur, peintre et dessinateur, amateur de jolies femmes (c'est de famille...) et voyageur. Il était de passage dans sa région natale pour une exposition et logeait chez Pierre le temps de son séjour. Je fus enchanté de cette courte entrevue avec celui

dont le dessin publicitaire de la jeune femme à travers le trou de serrure pour la gaine Scandale participa à mes premiers émois de garçon. À compter de cette découverte dans un hebdomadaire féminin de la bibliothèque maternelle, le rouge, je dois l'avouer, fut une de mes couleurs fétiches. Le noir, couleur de l'encre par excellence, ne m'est pas non plus indifférent. Mais glissons sur ces propos dont l'apparence seule est stendhalienne.

Cet après-midi dédicatoire fut aussi pour moi l'occasion de ma première rencontre avec un autre personnage hors du commun : Pierre Laurendeau. J'appris en quelques instants, quasi muet face au dialogue enjoué et explicatif des deux Pierre, l'essentiel sur Laurendeau et sa rencontre avec Charmoz.

Pierre Laurendeau, Angevin bon teint, avait débarqué la semaine précédente directement de sa ville natale pour clore – du moins le pensait-il – une enquête littéraire longue et éprouvante sur un écrivain anonyme du *xx^e* siècle sur lequel personne n'avait travaillé avant lui et au sujet duquel courait la légende qu'il ne serait qu'une fiction : *le poète qui rôde en skis*. Cet homme mystérieux que personne ne pouvait se vanter d'avoir aperçu, déclamait de nuit et à voix tonitruante, face aux montagnes alpines qui les lui restituaient en échos, des textes de sa composition aux étranges sonorités. Le jour levé, ne restait de lui pour attester son existence que les deux sillons parallèles et rapprochés qui creusaient dans la neige leurs lignes d'errés nocturnes. Bien qu'il fût tout à ses recherches, Laurendeau se rendit vite compte que ses pérégrinations montagnardes ne pouvaient s'effectuer avec la même impunité que celles qu'il avait coutume de pratiquer sans danger entre les murs de sa bonne vieille ville d'Angers. Il comprit qu'il avait besoin d'un professeur de montagne. Ce fut Charmoz

qui arrondissait ainsi, avec son activité de guide, le modeste pécule que lui rapportait l'écriture des siens. Et, depuis un peu moins d'une semaine, on les voyait monter tous les deux à l'heure où la touristaille bariolée redescendait vers Cham' pour passer dans les bars, les restaurants à fondue et les boîtes la fin de la journée jusqu'à l'aurore dispensatrice de sommeil. Ils ne redescendaient avec discrétion qu'à la nuit fort avancée comme si la prudence dont ils avaient dû faire un usage intense dans leur virée nocturne devait se prolonger jusqu'à la ville exempte pourtant de tout danger autre que les toujours possibles ivrognes au volant. Si une solide complicité entre les deux hommes s'était développée au cours de ces quelques journées – plutôt au cours de ces quelques nuits – leurs sorties n'avaient provoqué aucune avancée significative dans les recherches de Laurendeau. Ils avaient retrouvé quelques traces attribuables au poète qui rôde en skis et entendu une fois des sonorités étouffées pouvant faire penser à une déclamation nocturne, mais qui provenait d'un endroit tellement éloigné de celui où ils se trouvaient qu'ils n'auraient pu affirmer ni l'un ni l'autre sans mentir qu'il s'agissait bien d'un poème. Peut-être n'était-ce en fin de compte que les râles d'accouplement de deux dahus en mal de descendance...

L'après-midi de dédicaces de Charmoz s'était prolongé trop tard dans la soirée pour qu'ils aient encore le courage de monter poursuivre leurs investigations. Ils me proposèrent donc tout naturellement de prolonger la soirée ensemble autour de la table d'un restaurant «étonnant» (*dixit* Laurendeau) dont l'existence même était ignorée de Charmoz. J'acceptai avec enthousiasme la proposition et je notai l'adresse du lieu sur un ticket de métro usagé qui restait sans emploi depuis des semaines au fond de la poche à briquet de mon pantalon. J'en profitai pour leur annoncer que je devais les

quitter momentanément car j'avais un rendez-vous et que je ne me rendrai probablement pas seul au restaurant. L'œil de Charmoz s'alluma avant de se plisser en un clignement égrillard. Nous nous séparâmes devant la porte de Landru. Une blonde aux yeux verts s'accrochait à un bras de Charmoz tandis que Laurendeau reluquait avec envie et un léger retroussement de la commissure gauche la rousse poitrinophile et à petits roberts affichant depuis peu un duo de sourcils froncés.

*